

O senhor de Castro vibrou o golpe, mas a lamina, sem roçar o corpo da infeliz, saltou dos copos e quebrou-se em tres pedaços no ar.

O colerico fidalgo, assombrado, voltou á sala onde ficára o primo, e contou-lhe o successo extranho.

Jeronymo disse-lhe:

— A tua espada não prestava, toma esta; e entregou-lhe a sua.

O marido tornou dentro e matou a mulher.

*

* *

O corpo de D. Maria foi levado ao jazigo de seus avós, á Ponte da Barca, mas o seu espirito quedou-se por aquellas paragens, e ainda hoje, volvidos seculos, o povo, que a venera como santa, affirma que apparece pelas salas do castello. A figura em que se mostra é branca, muito branca, e envolvem-na alvas roupagens; por isso lhe chamam a fidalga branca. E diz a gente da aldeia que nunca se viu magestade e formosura assim, nem rosto que mais espelhasse a innocencia. O povo reza-lhe e commemora em maus versos e muito estrophiadamente a negra tragedia.

Duas das suas quadras dizem assim:

Dia de S. Braz

Ao meio dia

Mataram don abbade

E dona Maria.

Dona Maria

Pomba sem fel

Porque te matou

Esse crucl.

Lá andará sosinha, n'estas longas noites de inverno, a passeiar pelos salões, a encantadara fidalga. Quem nos dera vel-a e perguntar-lhe se está penando por sua vontade os peccados grandes dos que, matando-a, quizeram infamar-lhe a memoria.

As vezes o negrume é tal que nem uma estrella scintilla; as ventanias vergam as arvores da mata em rija tempestade, e parece desconjuntarem as paredes do castello.

Dir-se-ia até que os furacões arrancam do chão, onde ha um barulho medonho, e rugindo como almas de condemnados, vão fugindo em gemidos pelas quebradas dos outeiros. São as almas penadas dos calumnias dores atormentadas pelo remorso!...

Então lá apparece no mais alto da torre a figura gentil da santa que perdeu; para logo a procella amaina, e um raio da lua vem beijar as ameias do castello, cobrindo o esbelto espirito com um manto prateado.

APPENDICE

JUIZO CRITICO

DA

IMPrensa ESTRANGEIRA E NACIONAL

Á CERCA DOS

ESCRITOS PENITENCIARIOS E CRIMINAES¹

DO

AUCTOR

REVUE INTERNATIONAL DE L'ENSEIGNEMENT

Publicada em Paris pela sociedade de ensino superior

(¹) artigo é assignado pelo celebre professor Delbœuf.)

L'enseignement de la philosophie en Portugal à propos d'un livre
de M. Ferreira-Densado²

Le Portugal est un pays que les événements politiques ont subitement mis à la mode, mais qui n'a guère donné l'occasion de parler de lui dans l'ordre de nos préoccupations spéciales d'enseignement. Aussi profitons-nous avec plaisir de l'occasion qui nous est offerte par un livre d'un jeune philosophe portugais, pour dire quelques mots sur l'enseignement philosophique en ce pays, sur son état actuel et sur ses nouvelles tendances. On sait combien l'idée française, sous toutes ses formes, est puissante en Portugal. Notre livre y exerce une

¹ Transcrevamos, sobretudo, as criticas de caracter doutrinario, deixando de parte as resenhas, os artigos elogiosos, as referencias e citações honrosas de numerosas publicações scientificas europeas e americanas.

² *Estudos sobre criminalidade e educação* (Philosophia e anthropologia), por Ferreira-Densado, 1 vol. in-8, Lisboa, 1889.

influence à peu près sans rivale et nos idées scientifiques ou littéraires sont sûres d'y éveiller toujours un écho. L'enseignement philosophique en particulier n'y est guère autre chose qu'une adaptation du nôtre. Il peut donc être doublement intéressant de savoir comment notre esprit se traduit ou se comporte dans ce commerce intellectuel avec un autre peuple.

Les maîtres de la philosophie actuelle, en Portugal, se partagent en trois écoles : les éclectiques, les positivistes et les néo-criticistes ou néo-kantiens.

C'est en 1815 que V. Cousin fit son premier cours de philosophie à la Sorbonne. Mais son influence ne se fit sentir qu'à partir de 1830, après cette rentrée si brillante de 1827, qui avait véritablement inauguré l'éclectisme. Le système nouveau, qui eut en France un prodigieux succès, exerça sur le Portugal un prestige au moins égal. L'enseignement de la philosophie reposait encore sur la scolastique. Il secoua les vieilles traditions et adopta d'enthousiasme cette philosophie savante et nouvelle, tirée de la comparaison des anciennes doctrines. L'éclectisme, il est vrai, n'a plus aujourd'hui de représentant bien remarquable en Portugal ; mais il a pour lui une force énorme, celle de l'habitude, et il reste, malgré tous les changements survenus depuis un demi-siècle, maître de tous les manuels d'enseignement secondaire et même supérieur. Les français et les portugais doivent se garder d'être injustes envers V. Cousin. Il détermina un grand mouvement de renaissance philosophique et donna, le premier, l'exemple d'un retour circonspect vers l'école allemande, dont s'autorise tant la jeune école actuelle. Mais il faut bien convenir que son système était un peu creux et vague. Il ne répondait pas au besoin de précision et d'exactitude qui caractérise nos tendances modernes. C'est ce qui explique la fortune du positivisme.

Assurément la plupart des idées de Comte n'étaient pas absolument nouvelles ; mais il eut le mérite de les rapeler, de les coordonner, de les remettre en leur jour et en leur place, au moment précis où elles pouvaient être comprises. Elles ne le furent pas cependant, sans de longues hésitations. Le *Cours*

de philosophie positive, publié vers 1840, fut lent à conquérir des lecteurs et des partisans, en Portugal comme partout. Mais, de même qu'en France il avait eu la bonne fortune de rencontrer Littré, il eut, en Portugal, celle de gagner deux esprits supérieurs, dont le talent et l'activité suffirent à le répandre. Ce furent le docteur Emygdio Garcia qui occupa, depuis plus de vingt ans, une des chaires les plus renommées de l'université de Coimbra, et M. Théophile Braga, jeune travailleur d'une activité rare, professeur, littérateur, critique, historien, philosophe, dont l'attention s'est portée avec un égal bonheur sur la plupart des connaissances humaines et qui a répandu les idées comteniennes dans un nombre de volumes déjà déconcertant pour le bibliographe. Grâce à ces deux hommes, la propagande des idées positivistes, dans le sens de Littré, a été vive et féconde. Il n'y a pas encore en Portugal, pas plus qu'en France, de manuel scolaire de philosophie purement positiviste ; mais cet enseignement a pour lui la parole et le maître, plus puissants ici que le livre. Du Portugal, l'impulsion s'est communiquée à son ancienne colonie, toujours amie des nouveautés et des audaces, à cette jeune république du Brésil où Auguste Comte trouve peut-être aujourd'hui ses adeptes les plus ardents et les plus nombreux.

Cependant l'antagonisme entre la philosophie classique traditionnelle et la philosophie expérimentale avait inspiré à certains esprits la pensée d'un éclectisme plus large et plus élevé, qui concilierait les deux systèmes, en prenant pour double base l'expérimentation scientifique et l'histoire de la philosophie. Les besoins de cet état de choses ramènèrent vers l'étude de Kant, et l'école nouvelle prit le nom de néo-kantienne ou néo-critique. Elle est représentée, en France, par MM. Renouvier, Ravaisson, Liard, Lachelier, Élie Rabier, G. Pillon, etc., et en Allemagne par Lange, Otto Liebmann, Bonna Meyer, Cohen, etc. Ce mouvement a été assez lent à se communiquer au Portugal ; mais il en est arrivé comme pour le positivisme. Quelques professeurs ont suffi à l'acclimater et à le répandre. Tels sont MM. Sousa Lobo, Adolpho Coelho et

Jayne Moniz, le maître de Ferreira-Deusdado, qui nous fournit l'occasion de cette étude.

M. Jayme Moniz, ancien ministre, professeur et directeur du cours supérieur des lettres de Lisbonne, président effectif du conseil supérieur de l'instruction publique, est aujourd'hui l'homme le plus considérable du Portugal, dans toutes les questions d'enseignement et de pédagogie. Il nous donnera l'occasion de reparler de lui, quand il publiera enfin son grand travail toujours attendu, son plan d'instruction publique, si nécessaire dans l'état actuel des études portugaises. C'est un de ces esprits à vues larges, dont il est permis de tout espérer, un de ces hommes d'une culture supérieure, rares en tout pays, à qui il n'a manqué qu'une chaire à Paris ou à Leipzig pour jouir d'une réputation européenne. Comme tout vrai portugais, il s'est attardé quelque temps dans la politique. Il faut bien avoir été un peu ministre, là-bas, pour avoir le droit de n'être plus qu'un professeur éminent. Mais, au milieu des préoccupations administratives et des discussions parlementaires qui l'avaient amené au pouvoir, il sut du moins garder un œil toujours ouvert sur le mouvement des idées contemporaines et sur l'évolution nouvelle de la philosophie. Et, quand la politique bienveillante eut rendu le ministre à sa chaire de professeur, celui-ci se lança dans le mouvement néo-kantien. Il mit à le propager toutes les ressources de sa parole communicative et entraînée. Ce fut une ferveur d'apôtre. Car il voyait avec peine la faveur des doctrines évolutionnistes dans les générations nouvelles. Lui aussi, comme notre Renouvier, il croyait et croit toujours que *l'apriorisme* kantien répond mieux encore que l'empirisme sensualiste à toutes les exigences modernes, même à celles de la science positive. Et comme le kantisme a, de plus, le mérite de maintenir intactes les hautes croyances du cœur et de la conscience, il le préféra à un système qui énerverait peut-être les énergies morales. Renouvier défendit ces idées par le livre, Jayme Moniz par la parole. Les deux armes ont été également puissantes, puisque le néo-criticisme vit et prospère dans les deux pays.

M. Ferreira-Deusdado est un des plus jeunes et sans doute le plus brillant élève de M. Jayme Moniz. Les leçons du maître avaient excité son enthousiasme. Il embrassa le néo-kantisme avec une ardeur de néophyte. Après avoir passé quelque temps à mûrir et à coordonner ses idées acquises, il eut hâte de les publier, et de les répandre. Dans la *Revue d'éducation et d'enseignement*, dont il avait pris la direction, il en fit l'objet d'une série d'articles qui ont formé son premier livre¹ et dont certains, le dernier surtout, fourmillent d'idées toujours sérieuses et souvent personnelles. Ce petit volume, destiné aux classes, forme un excellent choix de lectures, propre à mettre les jeunes portugais au courant de l'état actuel de la philosophie. Il a eu d'ailleurs en Portugal une fortune rapide, et une des meilleures Revues françaises l'a signalé avec éloges, à son apparition (*Revue philosophique*, octobre 1888).

Mais ce n'était là que « le livre d'étrier, *o livro de estriça* », comme on dit en portugais. Un an plus tard, Ferreira-Deusdado publiait un nouvel ouvrage, qu'on peut considérer comme son premier travail vraiment personnel: *Estudos sobre criminalidade e educação*. Séduit par les théories nouvelles sur les influences diverses que l'éducation exerce sur la criminalité, le jeune penseur a voulu les examiner sans parti pris. Il a retourné la question sous ses divers aspects, dans une série de sept chapitres d'étendue et de valeur inégales. Le livre s'est fait un peu comme le premier, par fragments, par une Revue². De là vient son premier défaut, qui est de manquer un peu de rigueur et de cohésion. Les mêmes questions y reparaissent en plusieurs endroits, et comme le volume est dépourvu de table, suivant la mode de la péninsule, la lecture en est parfois embarrassée et la critique difficile. On aimerait aussi à trouver dans un livre de ce genre, qui est avant tout un

¹ *Ensaios de philosophia actual*, por M. Ferreira-Deusdado, 1 vol. in-16, p. 288, Lisboa, 1888.

² *Revista de Educação e Ensino*. — Director : professor Ferreira-Deusdado. Lisboa.

travail de vulgarisation, une bonne bibliographie. Les savants de profession connaissent les ouvrages publiés ; mais la catégorie de lecteurs que M. Ferreira-Deusdado veut initier à ces études les connaît mal, et ce n'est pas dans un renvoi à bas des pages qu'elle ira les chercher, les renvois n'ayant d'autre but et d'autre portée que de faciliter les vérifications. Mais ce ne sont là que des imperfections extérieures et des détails qu'il suffit de signaler.

Quant à la question elle-même, qui est de déterminer les influences diverses que l'éducation intellectuelle, morale, esthétique, religieuse, peut exercer sur les penchants humains et sur la criminalité, nous ne reprocherons pas à M. Deusdado de l'avoir abrégée. Nous l'accuserions plutôt de l'avoir trop étendue. La matière était naturellement vaste ; l'auteur semble avoir pris à tâche d'en avoir encore reculé les limites. Nous comprenons les tentations qu'il éprouvait à chaque pas. Chacune de ces questions soulevait une théorie particulière, nouvelle et séduisante. Il eût peut être mieux valu en sacrifier franchement quelques-unes et mettre un peu plus en lumière les points capitaux. Or le point capital est celui-ci : Si l'homme est libre, celui qui agit mal est coupable, et la société a le droit de le punir. M. Deusdado croit au libre arbitre. Il combat vigoureusement Lombroso et les exagérations de l'école italienne. Il dispute la liberté morale au déterminisme et reconnaît par conséquent à la société le droit de punir. Ces points préliminaires prennent trois chapitres et la moitié du livre. Ils ne sont pas les plus personnels ; mais ce sont peut-être les plus clairs et les moins discutables. Les quatre autres, qui forment la deuxième partie de l'œuvre, sont consacrés à la discussion des meilleurs moyens, pour prévenir, corriger ou restreindre la criminalité. L'auteur passe en revue les diverses influences. Après avoir exposé les différents systèmes, il conclut en les adoptant tous à la fois.

« Chaque école pédagogique ou correctionnaliste, dit-il, invente un remède pour combattre le crime. Pour les uns, c'est la culture morale, pour d'autres la religion, pour beaucoup

l'éducation intellectuelle et professionnelle. Et chacune de ces théories est à peu près exclusive. Nous arborons humblement le drapeau de notre système, en affirmant que ces diverses formes d'éducation ne se combattent pas. Partant de points opposés, elles s'harmonisent très bien et arrivent au même but : l'amélioration de l'homme.

« Par l'éducation morale, nous acquérons la notion claire du devoir ; par l'éducation religieuse, nous nous élevons à l'idée sublime du parfait ; par l'éducation artistique, nous sentons pénétrer en notre âme les enchantements du beau ; par l'éducation intellectuelle, nous prenons possession du domaine de la vérité ; par l'éducation physique, nous gagnons l'avantage précieux de la vigueur et de la santé ; par l'éducation économique, nous apprenons à être heureux, en équilibrant nos dépenses et nos besoins au-dessous de ce que nous pouvons produire ; par l'éducation professionnelle enfin, nous préparons nos facultés à créer ce qui est utile et agréable, dans le milieu social où nous vivons.

« Et c'est la culture harmonieuse de la vie humaine sous ces aspects qui pourra, sinon faire de chaque individu un être parfaitement équilibré, du moins réveiller une vocation dont les manifestations fécondes corrigeront les défauts de la nature.

« Les hommes de facultés spéculatives vivront tranquilles avec la science, soutenus par la vérité ; les hommes d'imagination trouveront leur bonheur dans les lettres et dans les arts ; les hommes d'action auront leur domaine dans les entreprises de la guerre, dans les spéculations de l'industrie et les calculs de la politique... »

On ne saurait mieux dire des choses plus justes. Il y a beaucoup de pages de ce genre, dans ce livre. Il est difficile de les faire passer en langue française, sans en briser un peu la période oratoire et pompeuse qui caractérise le portugais. Mais on en devine le mouvement, même à travers les insuffisances d'une traduction.

Il en est beaucoup que nous voudrions pouvoir transcrire entièrement, tant elles nous paraissent bien pensées et bien

écrites. Par exemple, tout ce que dit M. Deusdado sur l'importance de l'éducation esthétique est parfait. Nous ne pouvons que le féliciter d'avoir déclaré bien haut que l'art est une grande école de moralité et de progrès social. Il y a quelque originalité, là-bas, à proclamer ces vérités si simples. Les portugais sont un peu romains, en fait de beaux-arts. Volontiers il professeraient un certain dédain pour ces futilités. M. Deusdado n'est pas de ceux-là. Il admire une belle statue et admet que cette admiration moralise. Un jour peut-être il ira plus loin, et comme Tarde, il fera place à la religion du beau.

Mais il n'en est pas encore là. Le point capital, l'idée qui revient sans cesse, étendue dans les deux principaux chapitres, c'est l'importance du sentiment moral et religieux. Tel, V. Cousin, revenu de ses ferveurs hégéliennes et de son panthéisme à la Schelling, se plut à ramener toute la philosophie à la morale, en appuyant celle-ci sur la religion. Je sais bien que M. Deusdado en est arrivé là par moins de détours et n'a pas eu à suivre tous ces chemins ; mais le rapprochement entre l'électicisme et ce néo-kantisme n'en est que plus piquant et plus curieux à noter.

Il est bon de marquer l'importance des idées morales dans l'éducation. L'auteur a raison de le redire : « Il n'y a pas de vraie civilisation sans la vertu ». Cette idée, qui est sa pensée préférée, reparaît sous mille formes, tantôt formulée avec une rigueur abstraite, tantôt parée des grâces de la poésie. « La justice sociale est l'expression dernière du bien, et le bien est la fin dernière de la vie... Les songes de l'homme sur la terre sont l'espérance vague d'un règne de la justice ».

Il y a bien peut-être, ici et là, une esquisse de dangereux et inutile parallèle entre la science et la morale. M. Deusdado, âme essentiellement religieuse et sentimentale, est parfois un peu effrayé dans son cœur, ou plutôt dérangé dans ses rêves par le mouvement des idées modernes. Pour lui, les nouveautés sont dangereuses ; il préfère aux hypothèses de la science impitoyable les beaux songes qui consolent. Au lieu du règne d'Astrée promis par les positivistes au nom de la science, il

craind d'entrevoir à leur horizon « cette horreur de tristesse et de ténèbres profondes chantées par Byron ». Mais il est peut-être inutile de trop insister sur ces tendances particulières. En fait d'orailler pour une tête bien faite, Montaigne recommandait le doute ; M. Deusdado préfère la religion et la foi. Cela ne l'empêche pas de garder un esprit absolument indépendant et philosophique.

Ses préférences néo-kantienne se trahissent à chaque page. Elles se traduisent sous toutes les formes, jusqu'à l'exagération. Pour lui Kant est dans tout, et tout est dans Kant. « C'est le grand penseur des temps modernes ». « Le philosophe de Königsberg marque une époque lumineuse dans l'histoire de la pensée humaine. Il forme même, peut-on dire, avec Aristote et Descartes, l'auguste trinité des grands esprits qui ont signalé les évolutions de l'entendement humain ». En revanche M. Deusdado dit son fait à Auguste Comte et au positivisme, avec la fierté quelque peu dédaigneuse d'un néo-criticiste jugeant de bien haut le système qu'il remplace. « On est positiviste, dit-il avec une ironie difficile à traduire, pour se donner des airs d'audace, alors que le positivisme n'est plus qu'un fossile, d'ailleurs peu intéressant, dans la faune de notre époque... »

Il ne nous déplaît pas de voir ces légères intempérances de plume. Elles prouvent chez l'auteur de jeunes enthousiasmes que nous n'essayerons pas de calmer. L'âge et la réflexion ne les refroidiront que trop tôt. La conclusion du livre suffirait seule à nous inspirer cette crainte. Elle est empreinte d'une invraisemblable mélancolie :

« Ils sont tristes, les jours que nous traversons. L'indifférence et le scepticisme règnent dans les consciences. Quelle valeur morale y a-t-il aujourd'hui, aux yeux de bien des gens, dans le sentiment de l'abnégation, dans la croyance chrétienne aux idées de justice, qui a animé les grands drames de l'histoire ? Aucune. Ce sont là des naïvetés qui font sourire nos modernes utilitaires.

« Ce scepticisme, ce dédain pour les grands principes qui

autrefois exaltaient les âmes, a fait tomber notre société dans l'égoïsme. La presse répand chaque jour ces idées dans le public et la foule les accueille, parce que l'intérêt règne en maître dans les consciences faciles. Voilà pourquoi la réflexion sur la vie contemporaine inspire à l'âme de ceux qui ont encore quelque foi dans un principe supérieur un immense découragement que peut seul atténuer le plus divin des sentiments, l'espérance.»

Ce sont là des désenchantements ou des lassitudes qui ne conviennent qu'aux hommes meurtris par l'expérience ou vaincus par l'âge. M. Deusdado n'a que trente ans. Si on commence, au début de la vie, par gémir sur les décadences irrémédiables et sur l'inutilité des efforts, il n'y a plus qu'à ne rien faire et à ne rien dire. Il faut s'asseoir le long du Tage, comme le paysan d'Horace, attendant que l'eau soit passée. Mais elle coule et coulera longtemps :

*Rusticus exspectat dum defluat amnis : at ille
Labitur et labitur in omne volubilis ævum.*

Les temps changent. Il n'est pas encore démontré que ce soit un mal. Depuis qu'on se lamente sur les ruines de tous les passés, il faudrait être moins inconsolable. La philosophie mériterait une partie des anathèmes dont elle est l'objet, si elle devait aboutir à cette abdication et à ces renoncements. Au lieu d'entrer dans la vie en déclarant qu'il est trop tard, on doit y entrer un peu confiants, armés pour la lutte et prêts au combat. Et puis, que disaient donc les néo-kantiens, quand ils reprochaient à l'école évolutionniste moderne de supprimer le but de l'effort et de retomber dans un vague néo-bouddhisme d'après lequel la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ? Les voilà qui tombent eux-mêmes dans cet abattement moral, dans ce fatalisme dangereux qu'ils blâmaient en autrui.

Au fait, ce n'est peut-être là qu'une tendance portugaise, où la philosophie, quelle qu'elle soit, n'a rien à voir. En Portugal en effet, l'indifférence est le défaut national. On le leur a souvent reproché avec raison. Ils ont, dans leur caractère

et dans leurs idées, une espèce de résignation religieuse et d'abandon oriental. Aux hommes d'action et de talent, quelles que soient leurs préférences d'école, aux maîtres comme MM. Jayme Moniz, Th. Braga, Bernardino Machado, Adolpho Coelho, Emygdio Garcia, Anthero de Quental, Ferreira-Deusdado... il appartient de secouer cette espèce de torpeur et de démontrer le mouvement en se mouvant eux-mêmes. Plus que jamais ce grand petit peuple portugais a besoin d'énergie et d'activité. Une grande tâche s'impose donc aux hommes qui ont charge d'âmes, autrement importante et ardue que celle de relever les dégénérés : c'est d'élever toute la jeunesse et tout le peuple et d'empêcher qu'on dégénère. Il y a peut-être là un problème d'anthropologie digne de leurs efforts et de leurs talents.

DELUCHEUR.

LA REVUE PHILOSOPHIQUE

Publicação de Paris, de 15 de abril de 1891

(O artigo é assignado pelo distincto philosopho Bernard Perez.)

Ferreira-Deusdado. — Estudos sobre criminalidade e educação.
212 pag. in-8, Lisboa, 1889

M. Ferreira-Deusdado, directeur de la *Revue d'éducation et d'enseignement*, qui se publie à Lisbonne depuis plusieurs années, n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Nous avons déjà rendu compte d'un de ses livres, *Essai de philosophie actuelle*, dans lequel il se montrait tout à la fois disciple du néocriticisme et psychologue au courant de toutes les recherches contemporaines. Nous retrouvons les mêmes tendances et la même sûreté d'informations dans son nouveau livre, et particulièrement dans les chapitres où il prend parti pour la liberté morale contre le déterminisme absolu, dans sa discussion des théories relatives à la valeur morale du sentiment et de l'élément intellectuel comme facteurs moraux. Il examine aussi avec autorité quelle est la part à faire à l'hérédité, au milieu, à

l'éducation, à l'élément esthétique, sur le développement en bien ou en mal de la personne humaine. Dans la partie plus strictement criminaliste de son livre, il combat le plus souvent les doctrines de l'école italienne, et se rapproche assez des théories de MM. Tarde et Garofalo. En somme, l'auteur donne partout le bon exemple de rester dans une sphère moyenne, à égale distance de tous les extrêmes.

Ses critiques, à l'adresse des anthropologues qui d'ores et déjà prétendent réformer de fond en comble les codes criminels, sont en général assez fondées. Ni dans l'anthropologie criminelle, ni dans la nosologie mentale, dit-il, nous ne trouvons une classification rigoureusement scientifique des criminels et des aliénés. Presque tout y est provisoire. C'est la période des investigations préliminaires et des explications hypothétiques. On ne cite pas deux anthropologistes et deux aliénistes d'accord sur ce qu'il y a de plus essentiel. La solution du problème de la criminalité ne peut venir des caractéristiques extérieures du criminel. Ces matériaux auront leur rôle pour la synthèse future, pour l'étude de la nature psychique, de ses formes et de son évolution, mais la lumière doit naître de l'étude des faits de conscience et des faits internes et externes qui agissent sur la conscience.

M. Ferreira tient aussi pour désastreuses les conséquences du matérialisme déterministe qui chasse de la société, dit-il avec quelque exagération, selon nous, le sentiment de la justice, et lui substitue celui de défense sociale. Pour ce philosophe professant la doctrine de *l'homme fin en soi*, punir le coupable au nom de cette défense, «c'est suspendre les garanties individuelles et promulguer des lois au nom du salut public». Au nom de la liberté morale, qu'il croit immanente dans tout homme, en dépit du milieu et de l'hérédité, il veut qu'on essaie tout au moins de ramener le criminel qui n'est pas un aliéné ou un malade absolument au sentiment moral par le remords, l'influence de l'exemple, etc. Il s'agit de prévenir plutôt que de punir le crime. C'est ici qu'interviennent toutes les influences moralisatrices dont la société dispose d'une ma-

nière générale, grâce à ses institutions de tout ordre. De ces moyens prophylactiques contre le crime, M. Ferreira-Deusdado estime que l'éducation est celui dont il y a le plus à espérer. Limitation, l'habitude, l'opinion, sont, d'après lui, les principaux facteurs du caractère, principalement dans la période psychologique de la plus grande plasticité mentale. Les mouvements de notre volonté suivent les sentiments aussi bien que les pensées; et, à ce propos, M. Ferreira-Deusdado discute à nouveau cette question, qui a donné et donnera lieu encore à plus d'un débat, de l'importance de l'instruction.

La statistique criminelle, dit-il, semblerait montrer une progression parallèle entre la criminalité et le développement de l'instruction primaire. C'est que l'éducation intellectuelle, même corroborée par l'éducation esthétique, à laquelle l'auteur, avec M. Tarde, attribue une grande importance, ne peut suppléer à l'éducation du sentiment moral. La culture intellectuelle est un instrument qui ne forme pas directement le caractère. Ce qu'il faut, c'est fortifier l'esprit par le sentiment moral et le diriger par les normes du devoir. Et c'est dans la famille que se posent les assises durables de cette construction de l'homme moral. Les autres influences sociales sont tout par elle, et, sans elle, risquent de ne pas aboutir.

Ce rapide exposé des idées fondamentales que nous avons remarquées dans le nouveau livre du philosophe portugais, indique assez aux psychologues et aux éducateurs, tout aussi bien qu'aux criminalistes, que c'est là une étude dont ils pourront faire leur profit.

BENJARD PEREZ.

LE MEMORIAL DIPLOMATIQUE

Publicação de Paris, de 30 de agosto de 1892, 29.^o anno

Le congrès d'anthropologie criminelle à Bruxelles

Le congrès de Bruxelles marque, dans la science de l'anthropologie criminelle, une évolution capitale.

Contre la vieille école classique de droit pénal, fondée sur

la métaphysique et appuyée sur le libre arbitre, une école nouvelle s'était dressée, audacieuse et bruyante, avide de nouveauté, qui avait révolté les uns par les conséquences de ses théories et séduit les autres par l'excès même de ses paradoxes. Ce groupe lombrosien s'était révélé au congrès de Rome dans une série de travaux qui avaient jeté un grand désarroi parmi les savants. Il y eut là comme un éblouissement. Le déterminisme semblait triompher ; Lombroso put croire qu'il avait à tout jamais détruit la légende de l'homme responsable, libre de ses actes et de sa volonté. De tous côtés les discussions s'agitèrent et plus d'une fois les criminologistes firent naître d'étranges hésitations dans la conscience des juges.

Cependant on s'aperçut bientôt que l'entraînement avait été dangereux. Le congrès de Paris marqua un retour en arrière, vers la prudence et la conciliation. Celui de Bruxelles assure le triomphe du droit pénal et la presque unanimité réprobation des audaces italiennes. A ce titre, il marque une date, et il aura une influence sur les esprits.

Cette réaction était, d'ailleurs, attendue. En Italie même, un groupe nouveau de jeunes criminologistes s'était bruyamment séparé de Lombroso, pour former une troisième école, la *terza scuola*, avec MM. Alimena, Colejanni, Carnavale et Vaccaro pour chefs de file. Tout en étant positivistes et déterministes au fond, ils repoussaient l'idée, scientifiquement insoutenable, du *type criminel* et considéraient le *milieu social* comme le facteur dominant de la criminalité. C'était, on le voit, se rattacher nettement à l'école française de Lyon.

Si donc le système de Lombroso repose vraiment sur la croyance à un *type criminel*, physiologiquement constitué par des caractères certains, on peut dire que ce système n'existe plus. Le congrès de Bruxelles a été une manifestation presqu'absolument crue de tous les savants contre lui.

Lombroso se flatte d'avoir encore des adeptes dans la péninsule ibérique. C'est peut-être chez lui une illusion de plus. Sans doute, il y a, en Portugal surtout, quelques rêveurs tardés qui ont pris pour un fait scientifique l'hypothèse lom-

brosienne. Mais les vrais penseurs, les vrais savants, là-bas comme en France, comme en Allemagne, ont suivi l'évolution générale et l'ont peut-être devancée.

Dans un remarquable travail¹, qui date de quatre ans, le chef incontesté de l'école criminaliste en Portugal, M. Ferreira-Deusdado, se séparait déjà de l'école italienne et défendait les idées dont le congrès de Bruxelles a marqué le triomphe.

Un peu plus tard, il accentuait encore son attitude, au congrès pénitentiaire de Saint-Pétersbourg, et, à ce titre, nous recommandons à Lombroso, s'il veut savoir ce qu'on pense en Portugal, de lire l'introduction de son rapport sur les travaux de ce congrès².

« Il y a toujours en Portugal, dit-il, une tendance naturelle à suivre tout d'abord les idées extrêmes et étrangères, généralement pleines d'erreurs. Elles réussissent au début à haluciner et à éblouir ; mais elles passent de mode peu à peu, parce que la vérité est comme le soleil qu'une éclipse peut obscurcir, jamais éteindre. »

On lit encore dans ses *Essais de psychologie criminelle* :

« Le raisonnement qui prétend que les criminels ont certains caractères anthropologiques et que ces caractères sont un critérium sûr pour servir de base au droit répressif, prouve trop, c'est-à-dire ne prouve rien ; car il y a eu et il y a de nombreux individus honnêtes qui possèdent ces caractères, et qu'il faudrait, d'après la volonté de cette école, reléguer ou éliminer, parce qu'ils sont un danger social permanent, malgré leur vertu incontestable. Cette école, d'après le mot célèbre de Leibnitz, prend la paille pour le grain des choses. »

D'accord avec M. Manouvrier, et avec le mouvement actuel, M. Deusdado en revient à la restauration du code pénal. Il lui rend sa place, son rôle et son prestige. Tout en admettant les institutions préventives du crime, il demande la ré-

¹ *Criminalidade e educação*. Lisboa, 1889.

² *O Ensino carcerário e o Congresso penitenciário internacional de S. Petersburgo*. Lisboa, 1891.

pression pénale comme un moyen nécessaire de défense sociale. Lombroso voudrait confier le criminel aux médecins et aux hôpitaux; Deusdado le rend aux juges.

Mais les devoirs de la société ne s'arrêtent pas à la porte des prisons. C'est là, au contraire, qu'ils commencent. Le but et l'idéal de la criminologie serait de corriger tous les criminels. C'est le beau rêve de M. Deusdado.

«Il n'existe, ni anatomiquement ni psychologiquement, un caractère typique permanent qui distingue le criminel d'habitude du criminel d'accident. Une commission d'experts médicaux-légaux, ou un jury technique, chargé de donner une opinion sans appel au sujet d'un criminel qualifié d'incorrigible, n'aurait pas pour le moment les éléments suffisants pour se prononcer d'une manière consciencieuse. Il n'existe donc, nous le répétons, dans la science juridique, aucun critérium positif qui puisse déterminer l'incorrigibilité du criminel.

«La couleur de l'iris, celle des cheveux, le système pilifère, le tatouage, la craniométrie, le diamètre bizigomatique, le type facial, le profil, les dimensions et les anomalies du nez et des oreilles, sont autant d'observations intéressantes qui contribuent au progrès des études anthropologiques, mais elles ne peuvent en aucune façon servir de base à un critérium sur la manière de punir.» (Essais de psych.).

Il n'y a donc pas d'incorrigibles. C'est bien; mais comment corriger? Laissons encore parler le philosophe:

«Chaque école pédagogique ou correctionnaliste invente un remède pour combattre le crime. Pour les uns, c'est la culture morale, pour d'autres la religion, pour beaucoup l'éducation intellectuelle et professionnelle. Et chacune de ces théories est à peu près exclusiviste. Nous arborons humblement le drapeau de notre système en affirmant que ces divers formes d'éducation ne se combattent pas. Partant de points opposés, elles s'harmonisent très bien et arrivent au même but: l'amélioration de l'homme. Par l'éducation morale, nous acquérons la notion claire du devoir; par l'éducation religieuse, nous nous élevons à l'idée sublime du parfait; par l'éducation artistique,

nous sentons pénétrer en notre âme les enchantements du beau; par l'éducation intellectuelle, nous prenons possession du domaine de la vérité; par l'éducation physique, nous gagnons l'avantage précieux de la vigueur et de la santé; par l'éducation économique, nous apprenons à être heureux en équilibrant nos dépenses et nos besoins au-dessous de ce que nous pouvons produire; par l'éducation professionnelle enfin, nous préparons nos facultés à créer ce qui est utile et agréable dans le milieu social où nous vivons.

«Et c'est la culture harmonieuse de la vie humaine sous ces aspects qui pourra, sinon faire de chaque individu un être parfaitement équilibré, du moins réveiller une vocation dont les manifestations fécondes corrigeront les défauts de la nature.

«Les hommes de facultés spéculatives vivront tranquilles avec la science, soutenus par la vérité; les hommes d'imagination trouveront leur bonheur dans les arts; les hommes d'action auront leur domaine dans les entreprises de la guerre, dans les spéculations de l'industrie et les calculs de la politique...»¹

Tout cela n'est peut-être qu'un beau rêve, mais l'illusion est séduisante et généreuse. Félicitons-nous de l'évolution des idées criminologistes, puisqu'elles tournent à l'amélioration morale de l'humanité. Corriger le mal, guérir cette plaie sociale qui s'appelle le crime, n'est-ce pas le but le plus noble d'une science humaine?

¹ *Revue internationale d'enseignement supérieur*, à Paris (15 avril 1896).
Article sur M. Ferreira-Deusdado.

REVISTA DE LOS TRIBUNALES

Publicação de Madrid, janeiro de 1895

(O artigo é assignado pelo notavel professor de direito penal da universidade de Granada, sr. D. Manuel Torres Campos.)

FERREIRA-DEUSDADO. — *Estudos sobre criminalidade e educação* (Philosophia e Anthropagogia). Lisboa, 1889. Un tomo de 213 páginas. Cuarto Congrès pénitentiaire international de Saint-Petersbourg, 1890. — *Essais de Psychologie criminelle*. Deuxième section. Sixième question du programme. — *Peut-on admettre que certains criminels ou délinquants soient considérés comme incorrigibles, et, dans le cas de l'affirmation, quels moyens pourraient être employés pour protéger la société contre cette catégorie de condamnés?* Rapport. Lisbonne, 1890. Un folleto. — *Idéas sobre educação correccional*. Lisboa, 1890. Un folleto. — *O Ensino carcerario e o congresso penitenciario internacional de S. Petersburgo*. Lisboa, 1891. Un tomo de 325 páginas. — *Psychologia applicada á educação*. Lição de abertura exposta no Curso superior de letras de Lisboa no anno de 1891-1892. Lisboa, 1892. Un folleto. — *A mulher delinquenté*, D. Conceição Arenal. Revista de Educação e ensino. Janeiro, marzo. Lisboa, 1893.

Es el sr. Ferreira-Deusdado profesor de psicología aplicada á la educación en el curso superior de letras de Lisboa, antiguo miembro del consejo de instrucción pública y director de la importante *Revista de educação e ensino*, uno de los más ilustres y laboriosos psicólogos y pedagogos portugueses.

Los *Estudos sobre criminalidade e educação* comprenden interesantes trabajos sobre una tesis penológica del congreso jurídico de Lisboa, la libertad moral y el determinismo, la base del derecho de penar, la existencia congénita del sentimiento religioso, educación y criminalidad, los efectos de la acción educativa y las enseñanzas y el crimen.

El *rapport* del congreso de San Petersburgo, lleno de datos curiosos, concluye que debe suspenderse provisionalmente el juicio respecto á los incorregibles y procurarse reunir elementos sobre la educación y la estadística de los delincuen-

tes, no pudiendo ser afirmativa la respuesta que se dé á la cuestión objeto del trabajo, en el estado actual de la ciencia.

En las *Idéas sobre educação correccional*, reconoce que el derecho de la sociedad en asuntos de educación moral, intelectual y profesional debe extenderse á todos los miembros y ser inviolable en todas las circunstancias. La educación de los hijos pertenece naturalmente á la familia é inmediatamente al municipio; pero, si estas instituciones son incapaces, compete al estado la obligación de proteger el derecho que tiene el niño á hacerse instruido y bueno.

El libro *O Ensino carcerario e o congresso penitenciario international de S. Petersburgo*, da cuenta de los interesantes trabajos de esta brillante asamblea, examinando después las cuestiones discutidas y las resoluciones tomadas por los demás congresos penitenciarios. Es una excelente guía para el conocimiento de las soluciones adoptadas por los principales representantes de los estudios penitenciarios y penales.

La lección sobre *psicología applicada á la educación*, que inaugura esta enseñanza en Portugal, hace ver la necesidad de esta disciplina en el cuadro de la enseñanza nacional.

El artículo sobre *la mujer delincuente* hace consideraciones oportunas, acompañadas de noticias estadísticas, sobre la criminalidad femenina.

Por último, el artículo sobre Doña Concepción Arenal resume el estudio publicado por el sr. Salillas en *La Ilustración Española y Americana*, y hace justicia á nuestra ilustre compatriota.

Todas las publicaciones del sr. Ferreira-Deusdado son dignas de particular consideración y deben ser consultadas con provecho por los antropólogos, los psicólogos y los pedagogos.

El ejemplo dado por el vecino reino, al establecer una cátedra de *psicología applicada á la educación*, debería ser también seguido en España.

LA PAIX

Diario publicado em Paris, 17 de agosto de 1892

L'école italienne. — L'opinion d'un savant portugais. — Il n'y a pas d'incorrigibles.

Après huit jours de travaux et de longues séances, nous avons vu clore ce nouveau congrès international. Il a fini, comme tous les congrès, par des vœux gratuits et le banquet obligatoire. Après quoi, les savants retourneront à leurs études et à leurs systèmes, non point convertis à d'autres idées par le choc des opinions contraires, mais d'autant plus attachés à leurs systèmes, poussés et stimulés par les discussions, avec, dans l'esprit, un horizon plus vaste subitement apparu. Et c'est là toute la moralité de ces réunions. Ce serait grand dommage si elles arrivaient à mettre les savants d'accord. La science ne vit et ne progresse que par les divergences et les contradictions. Aucun système ne ment, parce que chacun représente un effort vers le vrai. Les erreurs mêmes sont fécondes et grosses de vérités. Le jour où il n'y aurait qu'une école d'anthropologues serait une date fâcheuse pour l'anthropologie.

On s'est plu à enterrer l'école italienne à ce congrès. Je crois bien qu'on s'est exagéré sa maladie. Il est des morts qui se portent fort bien... heureusement. N'oublions pas si vite les services que l'imprudence même des théories italiennes a rendus à la science. Les exagérations de Lombroso ont plus fait pour son progrès que vingt écoles de travailleurs plus circonspects. Lombroso est le Flammarion de l'anthropologie. Les vrais savants affectent de faire fi de l'astronome fantaisiste: il n'en reste pas moins acquis que ses livres ont donné l'éveil à des curiosités nouvelles et ont peut-être devancé d'un demi-siècle la science de demain. Mais, allez donc faire entendre ces vérités aux chefs d'écoles, qui en veulent peut-être à Lombroso d'avoir escamoté à son profit toute la gloire!

Au sortir de la dernière séance, je me suis trouvé avec un des membres les plus en vue du congrès, M. le professeur Ferreira-Deusdado, qui représentait officiellement le Portugal à Bruxelles, où il a été président d'honneur. Il était intéressant de savoir son avis, de recueillir ses impressions.

Précisément Lombroso disait dernièrement à un reporter du *Gaulois* que les seuls pays où on eût bien pris et compris l'anthropologie, c'étaient l'Italie, l'Espagne et le Portugal.

Or, l'Italie n'était représentée à Bruxelles que par des adeptes obscurs de l'ancienne école; l'Espagne s'était volontairement effacée. Seul, M. Deusdado représentait scientifiquement et officiellement les trois pays latins. Il n'est certes pas le seul qui se soit occupé de ces questions en Portugal. Il cite lui-même, dans un de ses livres, les docteurs Bettencourt Rodrigues, Julio de Mattos, Senna, M. l'avocat Azevedo Castello Branco, etc. Mais, en réalité, c'est lui qui a le plus contribué à remuer ces idées dans son pays et à imprimer une direction à leur étude.

Les discussions les plus remarquables, d'après lui, ont été celles relatives à la suggestion criminelle, et aux crimes des foules. Il y a eu là une échange de vues fort intéressant, plein d'originalité et de courtoisie.

L'antagonisme de nationalité n'a pas existé, quoi qu'on en puisse dire. Le Dr. Naecke, de Leipzig, a rejeté d'un mot l'accusation que ses premières contradictions semblaient justifier. Il n'y avait à Bruxelles que des savants, pour qui la vérité n'a pas de patrie.

Qui donc aurait pu nier, là, la science française? Vous y aviez M. Manouvrier, le continuateur de Broca, vrai fondateur de l'anthropologie moderne. Vous y aviez M. Magnan, qui a été accablé d'honneurs et d'hommages mérités, M. Tarde, M. Lacassagne, représentant de cette école lyonnaise déjà célèbre. Le savant qui eût voulu nier l'influence française se fût couvert de ridicule. M. Naecke est un homme trop sérieux pour avoir mérité ce reproche.

Du reste, l'Allemagne a fait fort bonne figure, elle aussi;

M. Liszt eût suffi à la bien représenter. M. Benedikt a fait honneur à l'Autriche.

Il n'y a presque pas de pays, jusqu'à la Chine, à la Perse et au Japon, qui n'aient eu là leurs savants autorisés.

Je ne parle pas des belges qui se sont révélés comme des anthropologues de premier ordre.

J'ai assisté, délégué par mon gouvernement, au congrès pénitentiaire de Saint-Petersbourg. Il ne faut pas comparer les deux. La grandeur et la somptuosité de l'hospitalité russe avaient quelque chose de plus séduisant. Mais, au point de vue scientifique, c'était le même amour de la science et la même cordialité. La presse aurait tort de faire naître des malentendus, là où il n'y a plus trace d'animosité ni d'antagonisme.

— Et la sanction pratique de ces études, demandons-nous? Quelle est-elle? Sans doute, c'est très agréable pour les savants de se voir et de se connaître, d'échanger des vues et de porter des toasts. Mais ne pourrait-il y avoir autre chose, derrière ces discussions, quelque chose de plus effectif, de plus réel, de plus pratique?

— Sans doute. La science de l'anthropologie criminelle n'est pas une science de mots vides de sens et d'application. A une des dernières séances, pendant qu'on discutait un rapport de M. le Dr. Moret sur les caractères de l'*incorrigibilité*, j'ai moi-même pris part à la discussion, pour fixer le but et la portée de cette science.

Nous parlons d'*incorrigibilité*, ai-je dit. Est-ce bien le mot? Qui donc a le droit de conclure à cette impuissance, à cet aveu d'inutilité dans nos efforts. Notre but ne doit-il pas être d'atténuer indéfiniment la criminalité et de tourner notre pensée vers cet idéal? Existe-t-il vraiment des criminels définitifs, voués au crime sans rémission et sans espoir? Je ne le crois pas. L'*incorrigible* n'existe pas. C'est déjà trop que nous ayons des incorrigés.

Le jour où il n'y aura plus d'*incorrigés*, l'anthropologie aura prouvé sa raison d'être.

X.

O NACIONAL

Lisboa, 12 de dezembro de 1890

(O artigo é assignado pelo correspondente de Paris: o crúculo escriptor, dr. Cardoso de Bethencourt.)

Criminosos incorrigíveis

Paris, 9 de dezembro. — O Evangelho diz que «ninguém é propheta na sua terra», e, — como bons catholicos, — somos em Portugal testemunhas vivas da verdade d'este aphorismo. *Confíteor!*

Eis-aqui um exemplo da nossa indifferença pelas obras dos nossos patricios. Conheci, pelas revistas estrangeiras, e não pelos periodicos portuguezes, o folheto em francez do sr. Manuel Ferreira-Deusdado, professor de philosophia: *Essais de psychologie criminelle*.

Apesar de ter um titulo predestinado a afugentar os leitores menos illustrados, este livrinho pôde ser lido com proveito por toda a gente.

A *psychologia* é a sciencia que trata do estudo da nossa alma, ou seja do conjuncto de facultades mentaes que nos distinguem dos brutos.

A *psychologia criminal* examina, portanto, a alma dos criminosos; indaga as causas que incitam certa gente a praticar crimes e busca os meios de evitar á sociedade a lamentosa necessidade de castigar, indicando-nos methodos para reformar o caracter dos delinquentes.

A prisão antiga e moderna

Antigamente era costume aferrolhar os criminosos em marmoras, sem preocupação nenhuma da possibilidade de converter estes desgraçados em homens verdadeiramente uteis para a sociedade. A religião dava-lhes comtudo certo amparo, aconselhando á piedade visitar os captivos no intuito de soc-

correl-os materialmente com largas escolas. A Ordem Terceira de S. Francisco (Lisboa) conserva ainda este costume e distribuiu, no dia de Todos os Santos, 1:580 jantares aos presos da cidade.

Ha alguns annos que os philanthropos se esforçam por socorrer de outro modo os presos, dando-lhes uma instrução litteraria e industrial que lhes possa proporcionar meio honroso de ganharem a vida. A prisão já não é para nós o theatro da vingança social, mas sim um simples estabelecimento de *correção* para os delinquentes.

Desgraçadamente a boa vontade dos ditos philanthropos não deu até agora os suppostos resultados, e os criminosos reincidem quasi sempre nos mesmos delictos.

O congresso penitenciario internacional, realisado ha poucos mezes em S. Petersburgo, e em que o sr. Ferreira-Deusdado representou Portugal, discutiu precisamente a seguinte questão: *Póde-se admitir que certos criminosos ou delinquentes sejam considerados como incorrigiveis, e, no caso da affirmativa, quaes são os meios que podiam ser empregados para proteger a sociedade contra esta categoria de presos?*...

É facil comprehender a importancia d'esta questão: trata effectivamente da protecção da sociedade e tambem da liberdade de certos homens, liberdade que devemos respeitar nos limites da segurança publica.

O «Homem criminal», de Lombroso

Todos os portuguezes conhecem as novas theorias de Lombroso, porque Lombroso não é portuguez.

Este sabio contribuiu muito para fixar o typo do *homem criminal*, especie de bruto a quem a natureza deu certa conformação physica, que não lhe permite o ser virtuoso. Do mesmo modo por que o cão passa por ser instinctivamente fiel, o *homem criminalis* mata ou rouba tambem fatalmente.

Não escrevo para os especialistas, que os temos em Portugal e muito conhecidos cá fóra: basta citar os drs. Azevedo

Castello Branco, Senna, Julio de Matos, Bettencourt Rodrigues, Henriques da Silva, Jeronymo Pimentel, Osorio Sarmento, etc.

Escrevo para o publico: não posso portanto discutir aqui se Lombroso tem razão ou não. Constatado que os congressistas de S. Petersburgo e o sr. Ferreira-Deusdado concordaram na revolução d'esta doutrina tão opposta ao livre arbitrio. Para o nosso patricio o homem é sempre corrigivel; o typo do *homem criminal* não passa de um ente cuja existencia ha de ser ainda muito discutida.

Parece-me que o sr. Deusdado tem razão, porque o *homem criminal* não foi seriamente estudado senão nos carceres; pois é claro que os desgraçados que passam muito tempo na prisão, vivendo todos da mesma vida no calabouço e fóra d'elle, acabam por ter entre si certa similhaça. Isto succede em todas as classes da sociedade: um monge europeu e um bonzo asiatico têm exactamente as mesmas apparencias. A acquisição de um typo commum em circumstancias identicas é um facto muito conhecido; os anthropologos, — assim se chamam os doutores que estudam a natureza do homem, — denominam este phenomeno: *mesologico* e *anthropoplastico*, na sua linguagem scientifica.

As *anomalias morphologicas*, — estes senhores fallam um grego espantoso! — as formas corporaes irregulares, diremos mais simplesmente, pelas quaes, segundo Lombroso, os criminosos se distinguem, tambem não parecem estranhas á maioria da gente honrada.

Eis alguns exemplos:

Conheço muitos cidadãos que têm as mãos rechonchudas e curtas sem serem assassinos, apesar das affirmações de Lombroso. O sr. conselheiro X. (vejam-se os *Pontos nos ii*) tem nariz torto e ainda não matou nenhum; etc.

Estatistica das reincidencias

Supponho, com Topinard, Manouvrier, Magnan, dr. Ave-lino Calixto, Pinto Coelho, Xavier Cordeiro, Torres Campos,

etc., supponho que não existe uma especie de homens aos quaes a Providencia dá a triste missão de serem apenas criminosos n'este mundo. Mas confesso com o sr. Ferreira-Deusdado que ha homens obrigados pelas circumstancias a passarem a vida nos calabouços.

Um delinquente, saindo sem recursos do carcere, não acha, muitas vezes, meio algum de ganhar a vida e commetter, por força, novo crime. É facil verifical-o pela estatistica dos reincidentes, dada pelo sr. Deusdado. Por 100 delinquentes temos na Austria 59 reincidentes; na Russia, 57; na França, 50; na Belgica e na Suissa, 45; na Inglaterra, 36; e em Portugal, 18. Nós, portuguezes, somos uns mijos n'esta perversa Europa!

O *maximum* das reincidencias para os presos do Limoeiro, em 1886, foi de doze delictos no mesmo anno, commettidos pelo mesmo individuo. Consta que não se póde admitir como *criminosa* a pessoa que entra doze vezes por anno no Limoeiro; é mais criminoso quem entra uma vez e lá fica.

Aquelle numero phantastico de doze reincidencias comprova a impossibilidade de compararmos utilmente as estatisticas de varias nações. O individuo que passa doze vezes n'um anno pelo deposito da prefectura de policia de Paris não é, por exemplo, um reincidente para o criminalista francez. Seria preciso estabelecer os quadros estatísticos segundo regras adoptadas por todos os paizes, assim como o pede algures o sr. Ferreira-Deusdado, julgo que nos seus *Estudos sobre criminalidade e educação*.

O dever da sociedade

Ha, contudo, um facto certo: homens que poderiam emendar o seu modo de viver chegaram a ter a profissão de encarcerados.

Pertence á sociedade facilitar-lhes o meio de se salvarem pela instrução e sobretudo pelo ensino de um officio durante a prisão. É a doutrina do nosso delegado no congresso penitenciario de S. Petersburgo.

Á caridade particular compete dar ao liberto um abrigo nos primeiros dias que se seguem á saída do carcere, e procurar-lhe uma occupação qualquer.

O sr. Ferreira-Deusdado prestou valioso serviço a Portugal fazendo conhecer aos estrangeiros, pela publicação do seu folheto em *francez*, o que temos feito para a educação dos criminosos. A casa de correção para menores, fundada em Lisboa em 1871-1872; a secção correccional do Asylo Maria Pia, creada em 1876; o estabelecimento de S. José, no Porto, dirigido desde 1880 pelo reverendo padre Sebastião Leite de Vasconcellos; a colonia agricola de Villa Fernando, organizada em 1880.

O que dizem de nós lá fóra

É absolutamente preciso que apreciem «lá fóra» os nossos actores e o que temos de bom em Portugal.

Vejo, com summo prazer, que as ultimas (pela data) e primeiras revistas de França citam a memoria do sr. Ferreira-Deusdado¹.

Notei tambem com prazer no ultimo livro (anno de 1890) de Lombroso sobre anthropologia criminal, *L'anthropologie criminelle et ses récents progrès*, «o nome do dr. Ant. Augusto Chrispiniani da Fonseca», —leia-se: Crispiniano da Fonseca.

O celebre italiano diz categoricamente n'esse livro: «O primeiro congresso juridico que verdadeiramente discutiu os problemas propostos pela nova escola juridica (a escola de anthropologia criminal) foi o congresso de Lisboa, cuja primeira sessão teve lugar em 4 de abril de 1889».

Nós, portuguezes, somos sempre os primeiros em tudo... quando queremos!

L. CARNEIRO DE BETHENCOURT.

¹ Neste mesmo anno o celebre philosopho Henri Joly, na abertura do seu curso da faculdade de direito de Paris, citava Portugal como uma das nações mais adiantadas, n'estes estudos; pelo que elle conhecia sobre psychologia criminal e pedagogia carcceraria do prof. Ferreira-Deusdado.